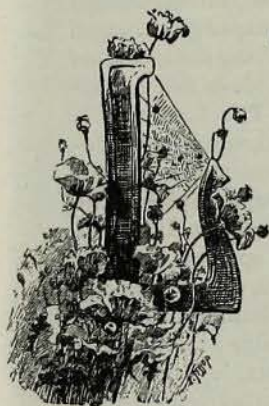




LES EXPLORATIONS ARCTIQUES

SUITE ET FIN

VII



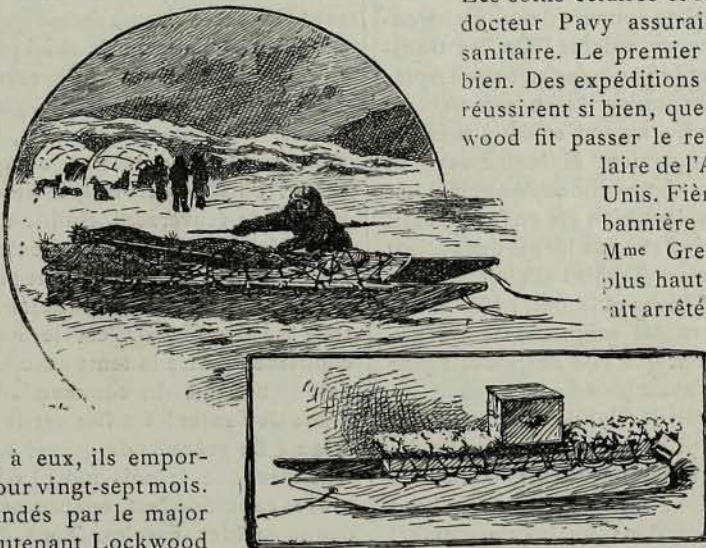
ES lauriers de l'Angleterre troublaient le repos des États-Unis. A la suite d'un Congrès international pour les études scientifiques polaires dans les deux hémisphères, le gouvernement américain résolut, en 1881, d'établir, aussi loin au nord que possible, deux colonies polaires. La première, celle d'avant-garde, fut chargée d'aller passer deux hivers au port de la Découverte, dans la baie de Lady Franklin. Il fut

convenu que la station prendrait le nom de Fort Conger, et qu'en 1882 et 1883, on enverrait de Washington un navire de ravitaillement. Dans le cas où des obstacles infranchissables lui barreraient la route, il hivernerait à l'île Littleton afin d'être à la disposition des colons du fort, s'ils se voyaient contraints de l'abandonner. Quant à eux, ils emportaient des vivres pour vingt-sept mois. Ils étaient commandés par le major Greeley avec le lieutenant Lockwood pour second, tous deux appartenant au corps savant des signaux météorologiques ; un certain nombre de sergents du même corps leur étaient adjoints. Cette fois encore, on eut à se repentir d'avoir engagé un Allemand, ancien uhlan

qui avait donné un faux nom. A l'équipage américain se joignit un jeune savant français, le docteur Pavy, dont le nom mérite de figurer à côté de ceux de Bellot et de Gustave Lambert. Familiarisé avec les mœurs et la langue des Esquimaux, il obtint d'eux de donner deux interprètes (sans famille cette fois) et de lui laisser former une nombreuse meute, ce qui devient difficile, car il y a une épidémie sur ces précieux chiens, sans lesquels l'Esquimau ne peut vivre.

Le voyage du navire *Le Protée* fut heureux. L'établissement au fort Conger s'effectua sans peine. C'était une habitation double, ce qui la défendait contre le froid ; tout ce que les expériences passées, les progrès de la science et la générosité des Américains avaient pu faire pour assurer le bien-être et les distractions de la courageuse colonie, rendait l'installation excellente.

Les soins éclairés et le caractère ferme du docteur Pavy assuraient un parfait état sanitaire. Le premier hiver s'écoula très bien. Des expéditions d'étude en traîneau réussirent si bien, que le lieutenant Lockwood fit passer le record du voyage polaire de l'Angleterre aux États-Unis. Fièremment, il déploya la bannière étoilée brodée par Mme Greeley, quatre milles plus haut que l'endroit où s'était arrêté Markham. Au point de vue du globe entier, c'est peu de chose, mais on ne marche pas vite dans ces parages. On a calculé que, si l'on atteignait le pôle Nord en ce siècle



ou au ^{xx}e siècle, les limites de la science se seraient avancées en moyenne, dans le cercle polaire, d'environ un mille par an depuis que le premier esquif aventureux apporta des nouvelles d'un océan de

glaces. Et la mesure du progrès n'atteindra cette moyenne que si une sorte de jet soudain couvre la distance non encore parcourue. A la vitesse actuelle, même avec la vapeur, il faudrait trois cents ans pour compléter la tâche.

Cependant, le temps passait et rien ne se montrait. Les officiers, les mains pleines de vérités nouvelles, sachant que le Congrès les attendait pour se réunir, craignant, d'une part, le découragement de l'équipage et, de l'autre, une navigation entreprise dans des conditions déplorables, tinrent conseil et décidèrent avec angoisse que l'on irait à l'île Littleton rejoindre le navire de secours qui ne pouvait manquer d'y être. La décision fut reçue avec acclamation. Séparés du monde depuis bientôt trois ans, ces hommes, qui avaient bravé tant de périls, n'admettaient pas qu'on pût les blâmer. Ils avaient accompli bien plus que leur tâche; on les abandonnait, ils ne devaient plus rien à personne.

Le premier acte fut de mauvais augure; il fallait abandonner ces bons et braves chiens, ces fidèles serviteurs, si intelligents et si utiles. Les embarcations, à peine suffisantes pour l'équipage, les vivres, les instruments et les papiers, ne pouvaient embarquer les chiens. Ce fut une scène atroce. Les pauvres animaux! *Ils comprenaient.* Ils dédaignaient le splendide repas qu'on leur laissait; ils couraient en gémissant sur le rivage. Les hommes pleuraient. Ils auraient mieux fait de donner une mort prompte et sans souffrance aux malheureuses bêtes. Un esprit superstitieux dirait que cette action devait leur porter malheur.

On partit; la chaloupe à vapeur remorquait trois canots. On avait laissé des vivres au fort; on en glanait sur la route à tous les *cairns*. Bientôt, on crut devoir abandonner deux embarcations; c'était presque un suicide! On les transforma en traîneaux, et la banquise se brisa! Après des efforts surhumains, on arriva au cap Sabine; on aperçut un *cairn*; Lockwood et deux hommes s'élancèrent; ils trouveraient là le message de salut! Ils trouvèrent leur condamnation. Les navires de secours avaient bien été envoyés, mais confiés à des incapables et à des lâches qui avaient fui devant les obstacles. Trahis! C'était la mort lente, horrible, dans l'hiver et la nuit! Les provisions apportées avaient été soigneusement déposées dans l'île Littleton, que l'on ne pouvait plus atteindre puisqu'on n'avait plus de barques.

L'agonie commençait; elle devait durer dix mois! Il n'y a pas d'épithètes pour la décrire. La faim, le scorbut, la folie, le suicide, toutes les horreurs et aussi, hélas! toutes les abominations s'accumulèrent comme dans un cercle d'enfer! Le premier qui mourut, à quelque distance de cet épouvantable camp Clay, supplia son compagnon Lockwood de ne pas le rapporter à la station, de creuser un trou dans la glace, de le précipiter dans l'eau, parce que John... John...

le... il n'acheva pas, mais le lieutenant, terrifié, comprit. John, l'Allemand, était le seul qui ne fût ni amaigri, ni affaibli. Et, trop vite, l'influence de John grandit. Le docteur Pavy non plus ne voulut pas mourir au camp; il se jeta dans la mer! Le major Greeley, à moitié mort, ne savait rien. Mais, un jour, lui fut prouvé, non pas toute l'horrible vérité, mais que John volait des vivres; la loi était formelle. Il le condamna, et comme le colosse allait faire une, peut-être deux victimes, on lui brûla la cervelle.

Des bruits sinistres se répandirent aux États-Unis; des Esquimaux du Groënland avaient raconté à des navires de commerce, que des blancs mourant de faim, ayant abandonné leurs bateaux et leurs chiens, avaient été vus errants, sans abri, sans espoir, le long de la rive occidentale du détroit de Smith. Ils seraient dévorés par les ours blancs, à moins qu'ils ne s'entre-dévorassent eux-mêmes.

Ce fut une traînée de poudre; l'Angleterre et les États-Unis envoyèrent deux expéditions, et, au mois de juin 1884, le capitaine Ash, commandant le navire américain *La Thétys*, de la flotte américaine, après avoir trouvé, à l'île Littleton, la lettre désespérée du pauvre Lockwood, mort depuis, poursuivait sa route, à moitié fou de douleur et de honte, sur sa chaloupe à vapeur, plus facile à manœuvrer dans les chaos des glaces. Il sautera ou il arrivera! Tout à coup, il aperçoit un objet qui s'agite au vent; plus de doute, c'est le drapeau des États-Unis! Mais, pas un homme! Sont-ils tous morts! La machine est rouge! la chaloupe vole à travers les blocs menaçants, le sifflet jette des appels désespérés. Le capitaine saute sur la glace, bondit sur la falaise, croit entendre un son étrange, se jette du côté du drapeau, et, au pied, il entrevoit une forme qui essaie de se relever. Son mécanicien l'a suivi; il lui confie le moribond et court vers une sorte de petit édifice qu'il vient d'apercevoir. La glace est jonchée de débris, boussoles, vêtements, baromètres, thermomètres, chronomètres, compas, tous en morceaux, puis des croix grossières dont quelques-unes sont renversées. Enfin, une tente à moitié écroulée; le tissu est tellement alourdi par le givre, que le capitaine Ash ne peut le soulever; de dessous, sort une voix dolente? « Coupez la toile! J'étouffe! » C'est le major Greeley! Le capitaine éventre la tente avec son sabre, et reconnaît l'uniforme du commandant. Quel spectacle digne de l'enfer! Un fou est là qui écume et qui crie: « De grâce... de grâce! ne me prenez pas! Attendez que je sois mort! » Heureusement, le brave capitaine est encore seul à entendre ces épouvantables paroles. Tous devinrent un peu fous dès qu'on leur eut fait avaler quelques cuillerées d'essence de viande; ils ne voulurent rien entendre, rien comprendre; ils ne vivaient plus que pour manger, et s'exaspéraient parce qu'on refusait de les tuer en les nourrissant trop vite,

tous ces pauvres êtres en haillons, hâves, émaciés, égarés, que les équipages transportaient aux embarcations. L'eau, qui bientôt les aspergea, eut l'avantage de les calmer; mornes, aphones, taciturnes, inertes, ils se laissèrent hisser à bord comme des paquets. Mais, quand ils furent couchés dans de bons lits, et que le commodore Shey leur exprima sa résolution d'emporter les restes de leurs pauvres morts, trois voix pressées, rapides, suppliantes, s'écrièrent : « Non ! Non ! ne faites pas cela ! » Et les trois hommes retombèrent comme désespérés, laissant leurs auditeurs plongés dans les préoccupations les plus sinistres. Ils allaient même au delà de la vérité ! croyant à des assassinats prémédités. Les officiers se vouèrent pour sauver, si faire se pouvait, l'honneur de cette expédition dont les admirables travaux scientifiques, tous conservés par des miracles d'énergie, allaient être une gloire pour la patrie. On délibéra en conseil de guerre, et l'on décida que les officiers seuls exhumeraient les cadavres sous prétexte de leur rendre un hommage exceptionnel.

Ainsi fut fait, mais hélas ! la presse, plus tard, gâta, envenima les choses et peu s'en fallut que le brave major Greeley ne vît ternir son nom.

Mais laissons ces scènes affreuses qu'il nous a paru nécessaire de raconter ici pour faire comprendre de quel prix sont parfois payées les conquêtes de la science.

VIII

Il nous faut, maintenant, rendre l'hommage qui est dû à d'autres nations que l'Angleterre et l'Amérique. Pendant que leurs expéditions faisaient connaître le bassin polaire occidental, celles de l'Autriche, de la Suède et de la Norvège jetaient une lumière toute nouvelle sur sa configuration orientale.

En 1872, le steamer autrichien *Tegetthof*, commandé par les lieutenants Weyprecht et Payer, emprisonné sans espoir dans le *pack* ou *paquet*, au nord de la Nouvelle-Zemble, le 20 août, dériva avec la banquise vers le nord-ouest, pendant toute une année, à la fin de laquelle l'équipage aperçut les pics et les glaciers d'une pâle terre arctique, couverte de neige, émergeant du brouillard sur l'horizon polaire. Jetés sur ses rives désolées, ces hommes les explorèrent en traîneaux, plantèrent le drapeau autrichien sur le promontoire le plus au nord, appelé cap Flagely (82° 5'), donnèrent à cette terre le nom de leur empereur François-Joseph et, après des fatigues surhumaines, purent atteindre en bateaux la Nouvelle-Zemble, à l'automne de 1874. Le *Tegetthof* avait sombré. Diverses expéditions, entre autres celles de M. Leigh Smith, sur son yacht, en 1880, et celle de M. Frédéric Jackson qui établit sa résidence sur la côte de la Terre François-Joseph devenue la base de

nouvelles découvertes, ont révolutionné les anciennes idées sur sa configuration. On a reconnu un archipel que l'on croit devoir s'étendre jusque près du Spitzberg.

Pendant ces années, le passage polaire par le nord-est, de l'Europe aux Indes, avait été effectué par le célèbre savant suédois, baron Nordenskiöld, monté sur *La Véga*. Partant de Tromsø le 25 juillet 1878, *La Véga* triompha du blocus des glaces dans la mer de Kara, doubla, pour la première fois, le cap Chelynskin, le promontoire le plus septentrional de la Sibérie et, après un hiver de captivité dans les glaces, à 120 milles du détroit de Behring, revint en 1880 par le canal de Suez, ayant fait le tour des deux hémisphères du vieux monde et réalisé le rêve séculaire des entreprises maritimes. La gloire des anciens Vikings qui, les premiers, avaient osé lutter avec les périls du Nord inconnu, se trouvait brillamment couronnée.

Moins heureuse fut la tentative du navire américain *La Jeannette*, envoyé dans les mêmes parages, sous les ordres du capitaine de Long, officier d'origine française et des plus distingués. Emprisonnée pendant vingt et un mois, elle sombra près des îles de la Nouvelle Sibérie, le 12 juin 1881. Son héroïque capitaine et une partie de l'équipage périrent de faim et de misère dans le delta de la Léna, sur la côte sibérienne. Le reste, parvenu jusqu'à des villages indigènes, fut recueilli et sauvé. Après bien des recherches, on découvrit les corps du capitaine de Long et de dix hommes que le gouvernement des États-Unis fit rapporter dans leur patrie et ensevelir triomphalement. Rien de plus émouvant que le carnet du courageux commandant dont les doigts mourants tracèrent quelques mots jusqu'au dernier jour. Par une coïncidence lugubre, le jeune lieutenant Bellot qui, lui aussi, devait être victime de la banquise, faisait partie de l'expédition.

Malgré son malheur, *La Jeannette* tient une place importante dans les annales de l'exploration arctique, car elle fut, sans le savoir, le pionnier du « Fram », de ce merveilleux instrument qui, dans les mains de Nansen, a servi, récemment, d'une manière éclatante la cause de la science moderne.

IX

Doublement doué par la nature pour la pensée et pour l'action, Fridtjof Nansen, né en 1861 près de Christiania, hésita longtemps entre une vie purement scientifique et une carrière aventureuse dans les régions mal connues des mers polaires. La nature, la mer, la forêt, les rochers furent ses maîtres autant que ses professeurs. Un voyage dans les parages du Groënland décida de sa vocation, quoiqu'il eût été nommé, avant vingt et un ans, curateur du Musée scientifique de Bergen. L'immensité inexplorée du Groënland le fascinait.

Déjà Nordenskiöld avait essayé, sans succès, de le traverser de l'ouest à l'est. Nansen résolut de tenter l'aventure avec une petite bande hardie et dévouée comme lui, toute retraite lui étant coupée par le départ du navire qui l'avait amené ; il fallait arriver à la côte orientale ou périr. Après avoir dérivé pendant douze jours vers le Sud, c'est-à-dire à l'opposé du point de départ qu'ils cherchaient, les nouveaux argonautes rencontrèrent une tribu d'Esquimaux, croisèrent avec eux le long de la côte et trouvèrent enfin le lieu qu'ils cherchaient. Le 17 août 1888, ils partaient, tirant leurs traîneaux, portant leurs tentes, leurs vivres et leurs instruments, pour leur marche de 275 milles à travers la neige, sans route tracée. La saison fut des plus dures ; tempêtes, ouragans, chutes de neige et de verglas, froid exceptionnel, rien ne leur fut épargné. Ils faillirent succomber surtout à la soif. Néanmoins ils complétèrent leur tâche et revirent la Norvège après avoir passé l'hiver sur la côte est du Groënland.

Nansen rapportait, outre ses observations de toutes sortes, une idée nouvelle qui ne devait plus l'abandonner. Il avait foi en son étoile ; c'est une force énorme. « J'en ai le droit plus que personne, a-t-il écrit, ayant été si souvent favorisé par les circonstances qui, juste au moment décisif, semblaient me montrer le chemin à suivre. »

L'idée d'un courant transpolaire de la Sibérie au Groënland lui fut suggérée par une singulière découverte. Des Esquimaux nomades avaient trouvé, le 18 juin 1884, sur la côte du Groënland et sur un fragment de *floc* ou banquise, des objets provenant de *La Jeannette*. Du bois flotté venant des rivières sibériennes, des bâtons ornés comme ils le sont dans l'Alaska, des fleurs séchées, jusqu'à des fragments de terre examinés au microscope, accusaient la provenance des mêmes parages. « Il me vint aussitôt à la pensée, dit Nansen, que la route cherchée m'était indiquée ; celles qu'on avait suivies jusqu'alors, ne m'avaient jamais paru être les bonnes. Un courant devait exister sur un point quelconque, entre la Terre François-Joseph et le pôle, se dirigeant de la mer Arctique sibérienne vers la côte orientale du Groënland. Si un banc de glace avait pu suivre ce courant, pourquoi un navire ne dériverait-il pas avec lui ? Jusqu'alors, au lieu de suivre ce courant, on avait marché contre lui. »

Tous les anciens explorateurs lui furent plutôt hostiles, mais il n'était pas homme à se laisser ébranler. Pendant des années, il mûrit son projet, établit le plan de son navire et, dès que son inébranlable résolution eut conquis l'opinion et le gouvernement de son pays, obtenu les ressources nécessaires, il s'occupa des préparatifs en tous genres, sans qu'un détail lui échappât, choisit un équipage restreint de douze hommes, tous de premier ordre, depuis le capitaine Sverdrup, son ancien compagnon en Groënland, jusqu'au cuisinier,

ex-capitaine de la marine marchande ! La même ambition de vaincre le mystère les animait tous et l'emportait sur leurs affections les plus profondes. Nansen, lui-même, marié depuis peu, avait une petite fille de huit mois qu'il adorait, mais, dans la même phrase et tout d'une haleine, il avait dit à sa jeune femme : « Je vous adore et pourtant j'irai au pôle. » Et elle avait accepté ! Elle avait baptisé *Le Fram* (En Avant) et, du jour où le hardi navire s'était éloigné, elle s'était considérée comme veuve !

Le 24 juin 1893, *Le Fram* quittait Christiania ; selon les calculs du chef, il ne devait, s'il dérivait sans accident avec la banquise, reparaitre que trois ans après ! Trois années de jeunesse et de bonheur sacrifiées ! Le 21 août 1896, il rentrait triomphant à Tromsø, au milieu de la joie délirante des populations. Nansen l'y avait précédé de deux jours, car, depuis *seize mois*, il s'était séparé de son cher navire et, seul avec le lieutenant Johansen, dans le désert glacé, dans l'immensité inconnue, il s'était efforcé de s'avancer autant que possible vers le nord, pendant que *Le Fram* restait prisonnier de la banquise. Il avait jusque-là répondu à la confiance de son constructeur, défie bravement les assauts de la glace acharnée contre lui, et Nansen se fiait en l'habileté du capitaine Sverdrup comme en lui-même. Néanmoins, un terrible combat s'était livré dans sa conscience avant d'abandonner ses compagnons. Puis, il s'était rassuré en se disant qu'il leur laissait la sécurité relative, le bien-être, le confort et prenait pour lui des périls presque insurmontables, des souffrances certaines et peut-être la mort loin de tout ce qu'il aimait.

Cette partie de son voyage fut, en effet, incomparablement la plus terrible, la plus épique. Il emportait pour lui, pour son digne compagnon et ses vingt-huit chiens, trois solides traîneaux, deux kayaks construits sous ses yeux, à bord, une tente, des sacs à dormir, des vivres pour *cent jours*. Il fut dans le désert pendant *seize mois* ! La séparation fut poignante, mais courageuse. La glace, d'abord assez bonne, devint bientôt de plus en plus détestable. Quel labeur de tirer les traîneaux chargés, que les chiens ne pouvaient manœuvrer que sur une surface relativement plane ! A un certain moment, Nansen, torturé par le lombago, dut la vie aux soins fraternels de Johansen.

Quand il n'y eut plus que des obstacles accumulés, il fallut bien se tourner vers le Sud, dans l'espoir de trouver les rivages désolés de la Terre François-Joseph à 250 milles de là ! Les difficultés étaient sans cesse augmentées par les rues d'eau qui s'ouvraient dans le *pack*. Souvent la famine menaçait ; il fallait sacrifier les pauvres chiens qui, du reste, n'avaient plus que le souffle. Quand ils durent immoler les deux derniers, auxquels ils s'étaient particulièrement attachés, il fut convenu

que chacun tuerait l'ami de l'autre. Se faulant à travers des îles couvertes de glaciers, dans leurs pauvres kayaks de toile, les deux égarés durent enfin s'arrêter devant la nuit polaire et la glace de fraîche date. Nansen avait fréquenté les Esquimaux. Aidé par Johansen, il construisit, à leur exemple, une tanière de glace, neige, terre, pierre et un fort support en bois, présent inespéré du flot, le tout recouvert de peaux de phoque et d'ours, de toile et de neige. Heureusement, cet archipel abonde en ours, phoques, morses, etc., et les habiles tireurs purent se procurer nourriture, feu et lumière.

Cette existence de troglodyte, sans une distraction, sans un livre, sans d'autres ressources que les souvenirs du passé et les rêves pour l'avenir, dura du 26 août 1895 au 19 mai 1896 ! Disons, à la gloire des deux amis, que pas un dissentiment ne vint jamais troubler leur terrible captivité. Quand elle cessa, ils étaient métamorphosés en nègres, huileux et déguenillés.

Depuis la rencontre inopinée de Stanley et de Livingstone dans le désert africain, aucun incident aussi dramatique ne s'est produit que celle de Nansen avec M. Frédéric Jackson sur la côte sud de la Terre François-Joseph.

Depuis quelques jours, les deux explorateurs, tantôt en traîneaux, tantôt en kayaks, erraient, incertains de l'endroit où ils se trouvaient, dans l'espoir d'arriver au Spitzberg et d'y rencontrer quelque navire qui les rapatrierait. Le 17 juin, Nansen, monté sur un immense bloc de glace, interrogeait l'horizon, ayant laissé Johansen à la garde des bagages, hélas ! bien réduits. Tout à coup, il croit entendre un aboiement ! Il appelle son ami. Ils écoutent. C'est une erreur ! Non. Un second aboiement. Quel battement de cœur ! Quel appel de toute la force des poumons ! Une réponse ! Un point noir ; c'est un chien ; un autre ; c'est un homme. Il approche, Nansen reconnaît M. Jackson qui, lui, ne peut le reconnaître sous son masque de suie et ses haillons. Néanmoins, il salue et prononce l'inévitable *how do you do ?* (Comment vous portez-vous ?) avec le non moins inévitable sang-froid britannique. Puis, subitement, M. Jackson s'arrête : « Seriez-vous Nansen ? » — « Mais oui », répond celui-ci qui, naïvement, s'était cru reconnu. — Par Jupiter ! Cette glace-là est rompue ! la joie éclate et c'est bien autre chose à la *station*, cette station scientifique de la Terre François-Joseph (car, décidément, on y est) dont nous avons parlé. Après tout, le monde n'est pas si grand !

Quelles conversations et quels bains ! Pendant trois semaines on se ravitaille avec un calme relatif, car on a de bonnes nouvelles de M^{me} Nansen et de la « petite Liv aux cheveux d'or », puis, un navire emporte les heureux explorateurs dans leur chère patrie, près de leur chère famille.

L'expédition du *Fram* a rapproché l'humanité

scientifique et civilisée de 200 milles vers le pôle nord ; c'est une conquête magnifique à l'actif de Nansen et de la Norvège.

X

Nous voudrions, pour terminer, pouvoir donner d'aussi satisfaisants renseignements sur le téméraire M. Andrée et son ballon. Malheureusement, on est, jusqu'ici, dans la plus complète ignorance. Le 17 juillet 1897, Andrée télégraphiait du Spitzberg ses salutations respectueuses au roi. Les marins habitués à la mer Glaciale en concluaient qu'il était poussé vers la Sibérie orientale. Il a, comme Nansen, apporté le plus grand soin, les plus longues méditations aux préparatifs de son audacieuse entreprise.

Nordenskiöld, consulté vers la mi-août, disait : « Mon opinion est qu'il a débarqué sur la côte septentrionale d'Asie ou d'Amérique et que nous pouvons rester assez longtemps sans nouvelles. Andrée est un homme de grand courage, de même que ses compagnons Strendberg et Fraenkel. Ils ont des provisions pour six mois, ils sont équipés de façon à pouvoir entreprendre un long voyage par terre ; il y a donc lieu d'espérer qu'ils arriveront sains et saufs dans un lieu habité... Ils sont partis du meilleur endroit qu'ils pouvaient choisir. Si le vent qui soufflait le jour que *L'Aigle* a pris son vol, s'est maintenu, il a atteint le pôle en 33 heures. Mais ce n'est là qu'une évaluation théorique. Quant au froid, nous n'en pouvons rien dire, attendu que la température était peut-être très différente, à la hauteur où ils sont montés, de ce qu'elle était au ras du sol. J'attends de l'expédition, si elle réussit, de très importants résultats scientifiques. Songez un peu, par exemple, si Andrée avait pu observer la côte nord du Groënland ! »

Le 13 janvier dernier, on écrivait de Stockholm : « Le professeur Nordenskiöld a annoncé à l'Académie des Sciences que le Ministère des Affaires étrangères a reçu des renseignements d'après lesquels un ballon a été observé entre le 4 et le 7 août 1897, par plusieurs personnes dignes de foi, à 58° 30' de latitude nord et 121° 30' de longitude est, à sept milles au nord du lac Quesnelle, dans la Colombie Britannique. Le professeur considère comme désirable qu'une enquête plus approfondie soit faite à ce sujet. »

Espérons qu'on apprendra bientôt l'atterrissage des hardis explorateurs dans quelque contrée où ils ont pu prendre leurs quartiers d'hiver et que l'on n'aura pas à inscrire de nouveaux noms sur la liste déjà trop longue des victimes de la science arctique.

MARIE DRONSART.

FIN



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



Un jour de la semaine qui précède Noël, Marcia est sortie pour quelques achats de ménage. L'hiver est plutôt pluvieux que froid, et Lucie a dit à Jeannette que le feu lui ferait mal à la tête. Elle travaille dans le grand salon un peu encombré, et ses yeux, entre chaque reprise, errent sur les meubles, qui ont tous leur histoire,

puis s'arrêtent sur les vieux portraits qui ont l'air tout surpris de se trouver là... Ce n'est pas que le logis soit indigne d'eux : ces trumeaux de bois peint en gris ont supporté d'autres portraits à mine aussi fière ; des femmes en robe de brocart et des seigneurs en veste brodée et en habit de velours ont marivaudé entre ces murailles, avant que le nom aristocratique jadis gravé sur la porte de l'hôtel ait été effacé, avant que l'hôtel même soit devenu l'asile de petits bourgeois à fortune médiocre. Mais c'est toujours chose étrangement triste de voir de vieux portraits enlevés de la demeure dont leurs originaux ont été les seigneurs. Il y a un sénéchal en robe rouge et en perruque, dont l'air sévère, qui fait peur à Germaine, n'avait jamais frappé personne au Chêne-Vert. La teinte bitumeuse qui envahit certaines toiles semble devenir plus foncée et rend les figures tristes et renfrognées, et enfin la jolie marquise de Mauron-Laubly, la beauté de la famille, qui tient une rose et lève son petit doigt avec affectation, semble demander, avec son sourire piquant et ses sourcils étonnés, si du moins le toit qui abrite sa tête poudrée est digne d'une pareille faveur...

Un coup de sonnette... C'est chose rare dans cette vie de réclusion. Les fournisseurs viennent le matin, et Luc est de service aujourd'hui. Jeannette, qui n'a point eu, hélas ! l'occasion de se former aux belles manières, apparaît à la porte du salon, son tablier relevé, le visage ahuri, tenant entre ses doigts rouges une carte de visite.

— Un monsieur, Madame... Il est là..

— Mais vous avez dit que je ne reçois pas, Jeannette ? s'écrie Lucie avec cette sorte de sauvagerie qui suit les grandes douleurs.

Il est trop tard. Par la porte ouverte, elle aperçoit un homme d'une stature élevée, debout dans l'étroite antichambre, et, l'instinct de la femme du monde reprenant le dessus, elle étouffe un soupir de contrariété en donnant rapidement à Jeannette l'ordre d'introduire le visiteur inconnu.

Elle n'a pas vu la carte, et il s'annonce lui-même.

— Je suis confus, madame, de me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être connu de vous... Je me nomme Raymond Nalys... Peut-être Mlle de Laubly a-t-elle fait quelquefois mention de moi en vous parlant de son séjour chez son oncle... Je viens vous trouver de la part de mon vieil ami M. Belde...

Lucie s'incline, tandis qu'un monde d'idées et d'impressions traversent son esprit... Oui, Marcia avait parlé plusieurs fois, dans ses lettres, de Raymond Nalys, le conférencier ; mais elle n'avait jamais dit qu'il fût jeune et beau, et pour la première fois, il lui vient à l'idée que le refus qui menaçait Luc pouvait avoir un motif très spécial... Et que pouvait lui vouloir M. Belde en lui envoyant un étranger ? Raymond aimait-il Marcia, et le vieillard, désarmé, allait-il rompre son étrange silence, faire taire sa rancune et assurer un avenir à sa nièce ?

Tout cela tourbillonna dans son esprit pendant l'espace de deux ou trois secondes, tandis qu'elle attendait ce que M. Nalys avait à lui dire.

— Ma mission, commença-t-il avec une émotion qu'il s'efforçait avec peine de dominer, est à la fois très difficile et très douce... Je crains de vous causer quelque peine, d'ajouter à votre douleur, et cependant, puisque vous aimez Mlle de Laubly (elle m'a parlé souvent de votre amitié si intime et si tendre), vous vous réjouirez de ce qui peut lui arriver d'heureux, et vous travaillerez, je l'espère, à vaincre ses répugnances...

Une sueur légère mouillait son front. Le cœur de Lucie battait très fort. Elle resta cependant calme et digne.

— J'aime trop Marcia, en effet, dit-elle, pour ne pas agir en tout dans son intérêt ; son bonheur, si

Dieu la fait heureuse, serait le meilleur baume pour mes peines...

— Vous avez, naturellement, eu connaissance, madame, de la proposition que M. Belde a faite à votre nièce, lors de la perte cruelle que vous avez eue à déplorer ?

M^{me} de Laubly tressaillit.

— Quelle proposition ? demanda-t-elle vivement.

Ce fut au tour de Raymond d'être étonné.

— Quoi ! s'écria-t-il involontairement, se peut-il que M^{lle} Marcia ait tenu secrète une démarche qui pouvait décider de son avenir, et au sujet de laquelle elle n'aurait su prendre trop de conseils ?

Une vive agitation s'empara de Lucie. Elle commença à entrevoir la vérité.

— Monsieur, dit-elle d'un ton ferme, si par un sentiment de tendresse ou de dévouement excessif ma nièce m'a caché quelque chose qui devait lui être avantageux, il faut que je sache tout maintenant... Voulez-vous dire que M. Belde lui a écrit après... après notre malheur ?

Raymond était en proie à l'embarras le plus cruel. Il était venu pour lutter contre l'égoïsme d'une parente autoritaire, retenant Marcia contre ses intérêts, ou du moins se laissant prodiguer un dévouement exagéré, et acceptant un sacrifice complet. Il se trouvait que cette femme ignorait tout, et que Marcia, avec ce qu'il appelait, moitié admirant, moitié critiquant, le raffinement du don quichottisme, avait tenu secret ce sacrifice lui-même, afin que sa tante ne le refusât pas, et n'en sentit pas même le fardeau ! Il hésitait, anxieux, mais elle le pressa de nouveau.

— Il faut parler, monsieur... D'ailleurs, vous avez, dites-vous, un message pour moi...

— Ma mission, madame, consistait à essayer de vous faire revenir sur un conseil donné par vous, pensions-nous, à votre nièce, ou, si vous aviez seulement cédé à sa volonté, de vous supplier d'agir pour la faire revenir sur sa décision.

— J'agirai dans ce sens si la décision dont vous parlez lui a été préjudiciable.

— Je vous dirai donc tout, madame, vous suppliant de me pardonner le rôle que je joue... M. Belde avait offert à sa nièce de se charger de sa tutelle, de la prendre chez lui, d'assurer son avenir... Il ajoutait une allusion spéciale à cet avenir... Et si je suis ici, madame, c'est qu'on plaide mieux sa cause soi-même, ajouta-t-il avec une émotion sincère. J'aime votre nièce... Je n'ai pas, malheureusement, une situation de fortune qui me permette de laisser de côté la question d'argent... Mais si elle cède au désir de son oncle, et répond à l'affection, étrange chez lui, je vous l'assure, qu'elle lui a inspirée, mes vœux ont son assentiment et, d'ici à quelque temps, il me sera permis de demander sa main...

Il était très beau, très ému, très sincère. La réserve qu'il avait faite au sujet de sa situation

était sage, naturelle, indispensable à une époque où les nécessités de la vie sont devenues un lourd fardeau... Était-ce la sympathie de Lucie pour Luc qui la rendait si froide ?...

— Dois-je comprendre, demanda-t-elle avec calme, que M. Belde a fait de la docilité de ma nièce à ses projets une condition aux avantages qu'il lui offre ?

Le visage de Raymond s'empourpra.

— Vous ne m'avez pas compris, madame ; non, mille fois non, il n'y a pas de condition semblable ! M. Belde n'en attache qu'une seule à ce qu'il veut faire pour M^{lle} de Laubly : son séjour près de lui. S'il a parlé de... d'autre chose, c'est qu'il avait pensé... espéré peut-être que... que ma vive, ma profonde et respectueuse sympathie ne l'avait pas laissée tout à fait indifférente.

Hélas ! Lucie sentait qu'il devait dire vrai. Mille réticences de Marcia lui étaient maintenant expliquées. Et un profond attendrissement, une pitié sincère pour la généreuse fille lui fit pousser un profond soupir.

— Marcia a-t-elle répondu à cette lettre dont vous parlez, et dont je n'ai pas eu connaissance ? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Elle a répondu immédiatement, sans prendre le temps de réfléchir.

— Et elle refusait ?

— Elle refusait...

— Par affection pour moi ?

— Oui, son devoir, disait-elle, l'attachait à vous, moins encore que son cœur... Elle restait avec celle qui l'avait recueillie dans son abandon, sans hésiter, sans regretter rien, si ce n'est de faire quelque peine à un parent qu'elle avait été heureuse de connaître, et auquel elle devait de douces et joyeuses heures.

— Et naturellement elle ne faisait pas allusion à... autre chose ? Peut-être, monsieur, dit Lucie avec quelque hauteur, vous trompez-vous au sujet de la sympathie que vous avez cru surprendre chez M^{lle} de Laubly.

— Peut-être, madame, dit Raymond sans conviction.

Et il ajouta avec douceur :

— Les sentiments d'une jeune fille sont chose si délicate et si sacrée, qu'on craindrait de les profaner en exprimant une certitude...

Comme il était séduisant ! Lucie se dit avec désespoir qu'il n'avait pas dû se tromper.

— M. Belde, reprit Raymond, a d'abord témoigné une vive irritation, et a exprimé la résolution de n'avoir jamais plus aucun rapport avec sa nièce ; peut-être une personne de son entourage, qui redoute l'influence de M^{lle} de Laubly, contribuait-elle à entretenir sa rancune. Mais une autre amie, lady Trafford, et moi, nous l'avons quelque peu adouci, et il m'a enfin confié le soin de vous voir, madame, pour plaider auprès de vous la cause des intérêts, peut-être du bonheur de votre

nièce... Je rougis, maintenant que j'ai eu l'honneur de vous voir, d'avoir pu attribuer à une pensée personnelle de votre part la responsabilité du refus de M^{lle} de Laubly... Je n'insiste même pas pour que vous interveniez... Je suis sûr de votre affection pour elle...

Il se levait pour mettre fin à une visite qui avait été encore plus pénible qu'il n'avait pu le prévoir, lorsque la porte s'ouvrit...

Il tressaillit en voyant devant lui Marcia, plus mince et plus pâle dans ses vêtements de deuil, avec cette ombre bleue sous ses paupières. Mais, sur ce visage amaigri, la pâleur disparut soudain. Je ne sais quel espoir insensé, rapide comme l'éclair, mais aussi brillant, traversa l'esprit de la jeune fille, tandis que la surprise la clouait à sa place. L'éclatante rougeur qui couvrit ses joues révéla à Lucie le secret de son cœur.

La jeune femme se leva, lui prit la main, et l'amena devant Raymond, qui ne cherchait plus à dissimuler son émotion.

— Marcia, dit-elle avec une tendresse infinie, j'ai appris par hasard le sacrifice que tu m'as fait en refusant d'aller demeurer près de ton oncle... Chère petite, tu me connaissais bien en commettant cet acte d'héroïque folie... Tu savais que je t'ordonnerais d'aller là où ton avenir était assuré...

Marcia se tourna vivement vers Raymond. Si son premier regard avait exprimé une tendresse involontaire, ses yeux étaient maintenant pleins de désappointement et d'indignation.

— Ainsi, vous avez détruit mon œuvre et son repos ! dit-elle, désignant Lucie. Elle jouissait de ma présence, et maintenant, je lui serai un regret et un remords ! Comment avez-vous pu faire cela !

Et, secrètement, intimement froissée, elle cacha son visage dans ses mains, pleurant amèrement.

— Mais, c'est involontairement ! s'écria Raymond, consterné. Comment aurais-je pu croire que, dans une circonstance si grave, vous n'auriez pas pris conseil de votre parente, de la femme de votre tuteur !

Elle écarta lentement ses mains, et il rencontra son regard, encore chargé de reproches.

— Mais, murmura-t-elle d'une voix basse, et comme rêvant, je dirais plutôt : Comment avez-vous pu croire que, *moi*, j'augmenterais sa croix, déjà assez lourde, du poids de ce qu'elle eût appelé un sacrifice ?

— Laissons ce qui est passé, dit vivement Lucie, j'en garde une gratitude que je ne cherche pas à exprimer, mais je me réserve de t'imposer ma volonté, chère bien-aimée, comme celle d'une autre mère, soucieuse de ton avenir...

— Jamais une volonté qui m'éloigne de toi et des enfants, Lucie, dit Marcia d'une voix claire.

— Et, poursuivit M^{me} de Laubly, comme si elle ne l'avait pas entendue, peut-être n'y a-t-il pas seulement ton avenir, mais ton bonheur... Mon-

sieur, ajouta-t-elle, se tournant vers Raymond, je vais donner à M. Belde une preuve de ma sincérité, et, à vous, un témoignage de ma confiance, en vous autorisant à dire vous-même à ma nièce tout ce dont son oncle vous a chargé pour elle... Et vous pourrez être sûr que lorsque vous l'aurez quittée, je me ferai encore votre avocate...

— Lucie, c'est inutile ! s'écria Marcia, très pâle.

— Non, chérie, laisse ma main... Je désire que M. Nalys te parle seul, et je... je fais des vœux pour qu'il te persuade...

Elle sortit, s'inclinant devant Raymond, qui balbutiait un remerciement, laissant Marcia en face de sa destinée, à ce moment solennel où il est donné à notre initiative, à notre liberté de choisir une voie, d'accepter ou de refuser ce que nous appelons le bonheur.

XX

Elle se tenait debout, visiblement agitée, effrayée d'affronter une nouvelle épreuve.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir et m'entendre ? dit Raymond, dont les traits d'ordinaire impassibles étaient bouleversés par une agitation non moins violente que celle de la jeune fille.

— A quoi bon ? répondit-elle d'une voix entrecoupée. Rien ne peut changer ma décision, et...

Tout à coup, son visage se détendit, et elle s'écria, fondant en larmes :

— Comment avez-vous pu être si cruel pour Lucie ! Vous avez détruit son repos, rendu inutile tout ce que j'avais fait pour le lui assurer !

— Mais je ne savais pas... je ne pouvais pas deviner cette... Oh ! je ne voudrais pas vous froisser, surtout en ce moment ! Mais vous paraissiez étonnée, tout à l'heure, que je ne vous eusse pas comprise... C'est que vous dépassez la mesure ordinaire de l'affection et du dévouement, et que vous vous placez au-dessus de la vie réelle... presque, si j'osais le dire, en dehors de la vérité des choses...

Elle se sentit froissée, et ne répondit rien.

— Laissez-moi vous exposer les faits dans leur vraie lumière, dit-il avec une ferveur contenue. Je comprends — tout le monde comprendra — que, dans les premiers moments d'un grand chagrin, vous n'avez pas abandonné votre parente. Maintenant, la première douleur est amortie, sa vie est organisée... On ne vous demande point, d'ailleurs, de rompre avec elle : vous pourrez toujours, habitant Paris une partie de l'année, la voir et lui témoigner votre affection... En demeurant près d'elle, vous lui donnez, certes, une grande satisfaction, mais une satisfaction qu'elle ne pourrait goûter sans égoïsme, puisque, au prix

d'une séparation relative, votre sort est assuré...

A chacune de ces paroles, quelque chose se glaçait dans le cœur de Marcia. Que tout cela était pauvre, vulgaire et plat ! Quoi ! cet homme qui faisait de l'éloquence sa carrière même, ne trouvait pas mieux à dire, et lui, qui prétendait l'aimer, n'avait pas senti du premier coup que de tels raisonnements ne pouvaient pas même l'atteindre, elle, qu'il croyait comprendre !

— Mme de Laubly n'est pas même votre parente, reprit-il un peu déconcerté par son silence ; elle n'était que la femme de votre oncle...

— C'est vrai, et elle m'a accueillie et aimée, quoique je ne fusse pas sa propre nièce, dit Marcia avec froideur.

Il comprit immédiatement qu'il avait fait fausse route.

— Mais, s'écria-t-il, il ne s'agit pas seulement de vos intérêts... Je devrais savoir que vous êtes indifférente non seulement à la question d'argent, mais encore à ce qui vous est uniquement personnel... Il y a d'autres mobiles, cependant, qui plaident en faveur de votre oncle... Il est votre proche parent ; il a élevé votre mère...

— Il l'a aussi abandonnée...

— Mais il semble s'en repentir, et vouloir réparer ses torts en vous donnant son affection et ses bienfaits... Il est vieux, infirme ; il n'a près de lui que des mercenaires ou des gens avides et intéressés... Peut-être ne serez-vous pas insensible à l'idée d'adoucir ses derniers jours, ni surtout, telle que je vous connais, à l'espoir d'élever cette âme, très peu croyante, très peu disposée, je le crains, à franchir le suprême passage de la manière que vous souhaiteriez... Il y aurait du bonheur à donner et du bien à faire...

Marcia tressaillit imperceptiblement.

— Entre deux tâches, dit-elle après un instant de silence, il faut toujours choisir celle que la conscience juge la plus impérieuse. Je fais des vœux ardents pour que mon oncle revienne à Dieu ; mais je ne me crois aucune responsabilité vis-à-vis de lui, tandis que la reconnaissance d'une part et la nécessité de l'autre m'attachent à ma tante de Laubly.

— La nécessité ?...

— Sa santé est profondément atteinte, dit Marcia, baissant la voix et essayant de dominer son émotion. Le chagrin et les privations lui ôtent la force physique nécessaire pour s'occuper de ses enfants... La pauvreté n'est pas chose déshonorante, et je n'ai pas honte d'avouer que mon travail sera nécessaire à ces chers êtres...

Raymond se leva brusquement.

— Vous !... Travailler !... dit-il avec une stupeur douloureuse.

— Serais-je la seule fille de mon âge employant utilement son temps et le peu de talent qu'elle possède ?

— Vous pensez alors ?...

— Je compte donner des leçons, dit Marcia avec une tranquillité affectée, et j'espère avoir bientôt des élèves.

Il se laissa retomber sur son fauteuil et cacha un instant sa tête dans ses mains, puis, se rapprochant brusquement :

— Oh ! non, c'est impossible ! D'ailleurs, je n'ai pas tout dit... Mme de Laubly sait ce qu'il me reste à vous confier... Et elle est favorable à mes vœux, puisqu'elle a bien voulu me donner cette occasion de plaider ma cause... Vous aviez deviné, n'est-ce pas, que je vous aime chèrement, et que mon vœu le plus ardent est de vous nommer ma femme !...

A son tour, elle cacha son visage dans ses mains... Quels qu'eussent été les froissements de ces dernières minutes, elle oublia tout pour un moment, et revit les heures charmantes des Étangs, avec les espérances qui, alors, avaient enveloppé son âme d'une atmosphère idéale... Mais ce ne fut que l'affaire d'une seconde. L'instant d'après, elle le regardait avec une expression tranquillement résolue.

— Je n'ai pas le droit de penser à moi... J'ai donné ma vie à une tâche sacrée... J'aiderai Lucie à élever ses enfants : elle ne le pourrait sans moi.

Le visage de Raymond se contracta.

— C'est trop, dit-il les dents serrées, et essayant de cacher le tremblement soudain de ses mains. C'est là ce que j'appelais tout à l'heure outrepasser la note vraie ! Votre tante a eu sa part de bonheur ; n'avez-vous pas droit à la vôtre ?

Elle le regarda de nouveau ; le même petit frisson la mordit au cœur, et le charme d'un instant fut détruit.

— Je ne sais si j'ai un droit de ce genre, mais je ne saurais l'exercer au détriment de ce que je regarde comme un devoir...

Les mains de Raymond se tordirent instinctivement.

— Si vous êtes tellement impersonnelle qu'on ne puisse même atteindre votre cœur en vous parlant de vous, dit-il d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible, ne pouvez-vous penser à moi ? L'amour fervent, absolu d'un homme qui n'avait encore jamais rencontré une femme qu'il pût aimer, — une femme qui fût capable de le rendre meilleur, — cet amour-là ne saurait-il vous toucher ?... Parfois, il me semble que vous habitez une région étrangère à celle où je me meus... Mais vous pouvez me la faire aimer, m'y attirer, peut-être... O Marcia, me comprenez-vous ?

De nouveau, elle sentit le charme, l'enivrante tentation. Il vit quelque chose d'ému passer sur son visage, et l'ombre d'espoir qu'il conçut aussitôt l'inspira mal.

— Je ne suis pas assez riche, reprit-il, pour vous faire à moi seul la vie douce et luxueuse que je rêverais pour la femme aimée... Mais en cédant au désir de votre oncle, en consentant, vous et

moi, à demeurer près de lui, nous nous assurerons un avenir digne de vous, et nous pourrions même aider votre tante... J'ai assez de relations pour obtenir à ses fils des bourses dans un lycée...

Cette fois, tout fut fini. Marcia savait qu'il était assez riche pour se passer des bienfaits de son oncle. Elle eut comme l'impression qu'elle tombait de très haut, que quelque chose se brisait à jamais en elle, et elle se leva, très calme.

— Je puis quelquefois vivre de la vie réelle, dit-elle avec une singulière dignité. Je vois les choses dans une lumière assez vraie, comme vous le dites, pour comprendre qu'une femme sans dot, qui ne croit pas pouvoir abandonner une famille, ne peut apporter une pareille charge à un mari... Aussi n'ai-je pas l'intention de me marier... Peut-être avez-vous commis une erreur lorsque vous m'avez demandé de me laisser rendre heureuse : on ne peut être heureux que si l'on s'est très bien compris, et si le cœur vibre aux mêmes émotions...

— Je vous en supplie... commença-t-il.

— Si vous avez eu quelque sympathie pour moi, interrompit-elle avec plus de douceur, abrégez un entretien qui devient pénible pour nous deux... Je sens l'honneur qu'un homme fait à une femme en demandant sa main, j'y suis sensible, et je fais des vœux pour que vous oubliiez un rêve éphémère, et soyez heureux bientôt...

— Marcia !...

Il balbutia ce mot avec angoisse, mais elle resta impassible, toujours debout, et il comprit, avec une sorte de désespoir, que si elle l'avait aimé, tout était terminé, fini pour jamais... Un instant après, il était parti, et Marcia, réprimant le tremblement nerveux causé par l'effort qu'elle avait dû faire, ouvrit la porte de la chambre où Lucie, les mains jointes sur ses genoux, et les yeux errant douloureusement dans le vide, attendait qu'on l'appelât.

— Lucie, chère Lucie !...

Marcia était agenouillée près d'elle, la serrant dans ses bras, et levant sur elle sa figure aimante, singulièrement pâle et ses yeux sans larmes, imprégnés de tendresse.

Lucie sourit avec effort.

— C'est oui, n'est-ce pas, enfant ? Laisse-moi aller le trouver...

— Il n'est plus là...

Le visage de Lucie s'altéra.

— Quoi ! tu t'es sacrifiée !... Oh ! Marcia, mon enfant chérie, comment as-tu pu croire que je supporterais cela, que j'accepterais un pareil brisement !

Les yeux aimants de Marcia restaient attachés sur elle avec une expression étrange.

— Lucie, dit la jeune fille d'une voix basse et douloureuse, il n'est pas ce que je le croyais...

— Que veux-tu dire ? Il y a quelque malentendu... Un homme qui défend son bonheur est excusable

s'il dit quelque parole qui semble moins sympathique...

Marcia secoua la tête d'un air lassé...

— Avant, dit-elle d'une voix lente qui semblait venir de bien loin et exprimer une sorte de rêve, *avant*, je souffrais un peu parce que je... l'aimais... Maintenant, quelque chose est brisé... Il n'est pas celui que j'aimais... Nous ne parlerons jamais plus de tout cela, n'est-ce pas, chérie ?

Et, cachant sa tête sur l'épaule de Lucie, elle pleura longtemps, avec le sentiment vague et doux qu'elle était comprise.

Le lendemain, Luc vint. C'était l'heure où Mme de Laubly surveillait les devoirs de René. La table de travail occupait une des larges embrasures, et Marcia travaillait dans l'autre. Il s'approcha d'elle, regarda un instant avec un peu d'angoisse les contours amaigris de ses traits et la pâleur de ses pauvres joues, et étouffa un soupir.

— Pas encore d'élèves, Cia ? demanda-t-il doucement.

Peu à peu, il s'était mis à lui dire son nom ; cela semblait vraiment naturel, et quelquefois il faisait comme les enfants, qui s'en tenaient à leur diminutif.

— Non, pas encore... Je vais demain voir M. Olnez, l'éditeur de musique.

Il soupira de nouveau. Pauvre Luc ! Lui, si vif, si ardent, il comprenait Jacob, qui servit sept ans, et encore sept ans pour obtenir Rachel. Il se disait parfois que la vie est longue, et que dans ses années son amour silencieux pourrait recevoir sa récompense.

— J'ai vu hier votre oncle, dit-il après un silence.

— Est-il bien portant ?

— Je trouve qu'il s'affaiblit un peu...

Marcia se sentit malheureuse. Un doute s'empara d'elle tout à coup, et elle regarda Luc hésitant.

— Êtes-vous bon casuiste ? demanda-t-elle avec une gaieté affectée.

— Moi ? Oui, à la façon d'un boulet de canon, dit-il en riant.

— Un boulet a du bon, du moins en tant qu'il choisit la ligne la plus droite, si c'est ce que vous voulez dire... Écoutez, Luc, j'aurais voulu voir votre tante et lui confier mes cas de conscience. Mais puisqu'elle est retenue à Versailles, il faut que quelqu'un me rassure... Je vais vous donner une preuve de confiance en vous confiant un secret... Mon oncle m'a demandé à deux reprises d'aller demeurer chez lui.

— Je le sais, dit Luc d'un ton bref.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



TOUT ARRIVE!

SUITE

IX



L'AVANCE, Michelle avait compris ce que pourrait être une excursion de ce genre, conduite vers les classiques points de vue de l'île par un guide expérimenté qui avait toute l'autorité d'un cornac gouvernant un nombreux troupeau.

En effet le docile troupeaus'était laissé amener successivement partout

où l'exigeait l'itinéraire inévitable. Il était descendu de véhicule à toutes les injonctions du guide, avait écouté avec attention son infatigable boniment, levé et baissé le nez pour admirer selon qu'il commandait, avait poussé les exclamations de rigueur au moment voulu et avait souri ou s'était étonné... Bref la promenade avait tenu tout ce qu'elle promettait !...

Pourtant, en dépit de sa banalité sotte, en dépit du voisinage de touristes bavards, malgré la chaleur, la poussière, les réflexions prétentieuses ou maussades de la Muse, quand le break atteignit Plémont, but extrême de la promenade, Michelle, toujours sincère avec elle-même, pensa que les dernières heures écoulées avaient vraiment été pour elle souriantes et douces. Ses yeux, un peu éblouis par trop d'images successives, gardaient une vision de routes délicieusement vertes sous leur voûte d'ombre, de lointains lumineux, d'eaux frémissantes d'un bleu éclatant, de sentiers capricieux s'enfonçant dans la profondeur des falaises, suivis d'un pas distrait par la file des touristes... Et, dans sa pensée, vibrail l'écho d'une autre pensée qu'elle avait joui de sentir plus d'une fois en sympathie délicate avec la sienne, ou qu'elle avait trouvé plaisir à combattre.

— Plémont ! mesdames, messieurs, nous attei-

gnons les gorges de Plémont, jeta le guide à pleins poumons.

Et, sur son ordre, tous les promeneurs abandonnèrent encore une fois les poudreuses banquettes, se dispersant au gré de leurs goûts personnels : les uns allant chercher l'ombre et les rafraîchissements de l'hôtel campé solitaire sur la falaise : les autres, avec l'élan joyeux qui résulte d'une longue immobilité en voiture, évoluant tout de suite vers le sentier qui descendait à la grève, invisible derrière la muraille de ses rochers.

En tête de ceux-là, étaient naturellement Georges et son camarade qui filaient à toutes jambes, n'ayant cure des intentions paternelles et maternelles.

— Où vont donc encore ces enfants ? interrogea la paisible M^{me} Valréas pour qui le charme des excursions n'existait pas.

— Mais visiter les grottes !

— Ah ! il faut encore visiter quelque chose ? Nous avons déjà tant vu aujourd'hui !

— Les grottes de Plémont le méritent, paraît-il, madame, dit Michelle qui, descendue l'une des premières, respirait avec un plaisir gourmand la brise saline dont la fraîcheur l'enveloppait.

— Oui, je comprends, je comprends ! Il faut absolument y descendre. Je vais le faire...

La tante Hermine ne paraissait pas plus enthousiasmée et considérait d'un œil méfiant l'abrupt chemin très rocailleux qui dévalait à pic le long de la falaise.

— Est-ce que vraiment les grottes valent la peine que nous nous dérangions ?

Lucile intervint encourageante :

— Mais oui, maman ! Un peu de vaillance. Il fera très frais, en bas, contre les rochers ; tu te reposeras ! Viens avec moi !

— Cette jeune personne à raison. Mesdames, de l'énergie, que diable ! s'exclama M. Valréas qui était cramoisi. Ne nous laissons pas distancer par toute cette jeunesse qui ne demande qu'à nous considérer comme des podagres, bons à être laissés en arrière. Mathilde, ma chère amie, du nerf ! Madame Gosseline, voyez comme votre fille Lucile s'en va bravement sous ce coquin de soleil qui nous rôtit !

Où le soleil était brûlant. Mais Lucile ne s'en apercevait guère quoiqu'il eût transformé ses joues en deux aurores boréales, car pour la première

fois de la journée, Rinaldo Valréas daignait marcher auprès d'elle et lui faire l'honneur d'un semblant de conversation; la Muse et Michelle surtout ayant seules jusqu'alors existé pour lui... Mais Michelle soutenait charitablement la tante Hermine et la Muse cheminait triomphante, Dorient à ses côtés.

Elle l'avait appelé :

— Monsieur Dorient !

Lui avait dû poliment s'exécuter, alors qu'en l'intimité de sa pensée, il maudissait la Muse de toute son énergie.

— Mademoiselle ?...

Elle, alors, d'un ton pénétré :

— Monsieur Dorient, pourquoi me fuyez-vous ? Vous parais-je donc si redoutable ? moi qui ne suis qu'une pitoyable créature dont la solitude crie sa misère en une incessante supplication, pour rencontrer l'âme-sœur !

— Comment en plein soleil, ose-t-elle proférer des inepties pareilles ! pensa-t-il, impatient et amusé. Quelle stupide créature !

Tout haut il commença, éteignant l'éclair moqueur de son regard :

— Mais mademoiselle, je ne sache pas que...

— Oh ! je vous implore ! Que vos paroles ne soient point trompeuses... Oui, vous semblez craindre ma présence aujourd'hui !... Pourtant nos deux intelligences sont de celles qui peuvent planer dans un vol sympathique, bien haut, par dessus le vulgaire qu'elles ont le droit de contempler dans la calme splendeur de leur sérénité !

— En toute sincérité, mademoiselle, je dois me reconnaître indigne d'occuper une place même infime, à côté de vous, dans les sphères absolument supérieures que vous daignez m'ouvrir. Vous êtes poète et vous y avez droit de cité, mais ma place à moi, modeste critique, est toute marquée dans la foule des simples mortels qui ne peuvent aspirer à tant de gloire...

— Ah ! monsieur Dorient, ne vous calomniez pas ! protesta Sylvanie qui ne soupçonnait même pas l'ironie du jeune homme. Vous êtes, vous aussi, du nombre des élus, vous à qui est ouvert le monde divin de la pensée, dans lequel on oublie les laideurs grossières de la réalité ! J'en sais quelque chose, moi qui y rencontre le viatique de mon isolement... Car je suis seule parmi les miens. Aucun ne peut comprendre la délicatesse de mon âme altérée d'idéal ! C'est une souffrance que vous devez connaître...

Pour débiter ce petit discours, la Muse s'était arrêtée, ce sentier devenant trop étroit pour qu'il fût aisé d'y marcher deux de front. Mais Dorient ne parut pas s'apercevoir du désir d'immobilité manifesté par elle. Ses yeux, où luisait la même flamme railleuse, suivaient les mouvements d'une svelte silhouette nimbée de cheveux blonds...

Et, tout en continuant à fouler l'herbe desséchée

pour laisser en entier le chemin à la Muse, il dit d'un accent de badinage :

— Vous allez, mademoiselle, m'amener à détruire piteusement, la trop brillante auréole dont vous aviez la bonté de m'entourer ; car il me faut bien vous avouer que je n'éprouve nulle impression de lamentable solitude parmi mes frères, mon..., dilettantisme me permettant de m'intéresser à tous par un point ou un autre ; ce qui me met quelque peu en union avec eux... Mais veuillez prendre garde, mademoiselle, la route devient fort mauvaise et les considérations auxquelles nous nous livrons ne sont peut-être plus tout à fait de mise ! Je crois qu'il sera sage de notre part de marcher un à un.

Tel n'était pas le désir de la Muse, et la sagesse de Dorient lui parut plus qu'intempestive. Mais la nécessité est toute puissante ; et, bon gré mal gré, par la force même des choses, il lui fallut à son tour cheminer solitairement à l'exemple des autres promeneurs qui descendaient la falaise, ayant un aspect pittoresque de figurants d'Opéra Comique. La mer miroitante et bleue apparaissait maintenant dans toute son immensité, poudrant d'écume les roches qui hérissaient la côte.

Les jeunes étaient déjà en bas sur le sable et Dorient entendit la voix un peu aiguë de Lucile qui criait :

— On ne peut encore entrer dans la grotte ; la mer ne s'en est pas retirée ! Il faut attendre un moment...

— Tant mieux, on va pouvoir respirer ! riposta M. Valréas qui approchait écarlate et soufflant à la façon d'un gros phoque. Sacré chemin ! Quand on pense qu'il va falloir le remonter tout à l'heure ! Eh bien, Mathilde, ma bonne amie, tu n'arrives pas ? Avance donc. Nous allons nous reposer à l'abri de la grotte !

— C'est que tu n'as pas ton pardessus.... J'ai peur que tu prennes froid !

— Oh ! les femmes, toujours à craindre quelque chose ! Avoir froid avec un pareil soleil ! Tâchons même de trouver un peu d'ombre pour nous asseoir !

— C'est cela ! c'est cela ! approuva la tante Hermine toute haletante. Installons-nous au pied de cette roche. Nous y attendrons paisiblement que la mer soit descendue et que l'entrée de la grotte se trouve ouverte. Il paraît que ce ne sera pas long !

Lucile, Michelle, la Muse même, mêlées aux groupes nombreux des touristes contemplaient la haute et sombre profondeur, ouverte dans le flanc de la falaise, dont le sable, en effet, était encore noyé par une transparente épaisseur de mer.

Mais Georges et son camarade furent vite lassés par leur immobilité relative et, incontinent, saisis du désir d'aller atteindre le promontoire très escarpé qui dominait à pic les vagues dont l'é-

cume l'inondait. Georges, debout près de Michelle, lui glissa :

— Venez avec nous, Michelle, vous qui aimez tant à grimper ! Nous allons là-bas, tout en haut de ce rocher. Ce sera si amusant ! Monsieur Dorient, venez aussi ! Nous aiderons Michelle à escalader les endroits difficiles ! Nous serons tellement tranquilles sans les autres !

Une juvénile lueur d'envie s'alluma dans les prunelles brillantes de la jeune fille... Oui, ce serait bon de jouir de cet infini bleu, loin de la foule de ces promeneurs bruyants !...

— Mademoiselle, vous qui aimez tant à grimper, laissez-vous séduire, murmura gaiement la voix tentatrice de Dorient qui frémissait à l'idée de devenir encore la proie de la Muse.

— Vous croyez que je le puis ?

— Mais oui !

— Ce ne sera pas très malhonnête pour le reste de la société ?

— Mais... je pense que la société en question possède assez de ressources en elle-même pour se suffire absolument !

— Eh bien, alors allons, fit-elle joyeusement. Cette plateforme solitaire m'attire comme la terre promise.

Avec un soin instinctif pour n'éveiller l'attention ni de la Muse ni de son confrère en symbolisme, ils se glissèrent parmi les groupes. Michelle amusée comme une enfant qui fait l'école buissonnière ; et, à la suite des garçons qui grimpaient avec une agilité de chats, elle escalada les rochers, aussi alertement souple que Dorient. Avant que leur disparition eût été constatée de façon officielle, ils avaient atteint la bienheureuse plateforme marbrée de flaques d'eau limpide, mouchetée d'écume par les vagues qui la heurtaient sans relâche.

Tout autour, envahissant l'horizon entier, c'était l'infini palpitant que le soleil pailletait d'éclairs, dont la brise moirait les eaux bleues qui baignaient, nonchalantes, le pied des falaises.

Michelle arrêta des yeux enchantés sur cette immensité superbe, et une exclamation lui échappa :

— Qu'il fait bon ici ! Que c'est beau !

Le vent et la marche donnaient un tel éclat à son visage de fleur rose que le sens esthétique de Dorient en tressaillit. De nouveau, elle lui semblait la personnification même de la jeunesse.

— Voyez comme vous aviez raison d'écouter votre humeur aventureuse !

— Et d'être faible devant la tentation... Car j'ai été faible, misérablement faible, je devrais même dire lâche...

— Parce que ?...

— Parce que la sagesse m'ordonnait, je le soupçonne, de rester bien raisonnablement auprès des mères de famille, ainsi qu'il est toujours, ce me semble, recommandé à vos jeunes filles françaises. Du moins, je le crois, car, en somme, j'ignore comment on les élève. Sylvanie est tout à fait,

n'est-ce pas, en dehors de la règle ?... Lucile est encore une enfant, et M^{lle} Valréas...

— Est une jeune oie, fit crûment Raymond. Autrement dit, un spécimen nul. N'ayez donc cure des jeunes personnes françaises et ne vous croyez pas tenue de vous soumettre aux lois plus ou moins arbitraires, qui sont la mort de toute originalité en elles.

Michelle se mit à rire :

— J'ai l'idée vague que vous me donnez de très mauvais conseils... Et le plus grave est qu'avant même de les avoir entendus, je les mettais déjà en pratique d'instinct, me gardant bien de m'instruire des lois en question, parce que je ne me sentais pas la vertu de renoncer, pour les suivre, à mon privilège de semi-étrangère !

— N'y renoncez pas ! Vous ne ressemblez ainsi à nulle autre... Je...

La main de Michelle eut un geste à peine esquissé comme pour arrêter le jeune homme, et une ombre passa sur son visage.

— Ne parlez pas ainsi ! Vous avez l'air de me faire un compliment et... — prenez garde, je vais vous scandaliser par mon orgueil ! — et vraiment, je vaudrais mieux que cela... Vous aussi !... D'ailleurs, en conscience, nous ne nous sommes pas réfugiés ici pour nous livrer à un semblant même de mari-vaudage, mais pour jouir en paix de cet horizon...

Et elle enveloppait les eaux lumineuses d'un regard si profond, presque avide, que Dorient lui dit avec un sourire :

— A tout jamais, maintenant, vous vous rappellerez la mer aux grottes de Plémont ! L'image s'est gravée inaltérable dans votre souvenir !

— Je le crois aussi et je l'espère ! fit-elle avec un petit rire léger ! Je possède ainsi, dans ma pensée, une foule de richesses insoupçonnées, un monde de paysages ! Et parmi les plus beaux, ceux qui m'ont prise toute, il y a les couchers de soleil sur le Caucase. Quand je les évoque, fermant les yeux pour que rien ne trouble la résurrection, je ressens encore le frémissement d'admiration qui bouleversait alors mon impressionnable petite personne... Ici, c'est beau, mais d'une beauté tellement autre !... Je serais tentée de dire seulement « c'est joli », si je n'avais devant moi l'infini de la mer... Pourtant, je veux emporter le souvenir de cette côte jersiaise où je ne reviendrai, sans doute, jamais !

— Pourquoi non ?... Comme dit l'autre : « tout arrive ! »

— Ce n'est pas impossible, en effet. Mais c'est peu probable... Et quelle femme serai-je alors ?

Elle s'arrêta une seconde, sans cesser de contempler le mouvement berceur des vagues. Puis, la voix plus lente, elle dit :

— Comme il est mélancolique de penser que jamais on ne revient deux fois dans un même lieu, avec la même âme absolument, — dans ces pays

qui ne sont pas « vôtres », qu'on entrevoit tout juste en passant...

— Oui, c'est mélancolique comme tout ce qui nous crie brutalement notre inconstance volontaire ou non, notre misérable fragilité; mais, parfois aussi, c'est consolant, fortifiant même!...

— Aux heures mauvaises peut-être, vous avez raison. Mais il n'y a pas, par bonheur, que de celles-là! Et il est si affreusement triste de sentir fugitives les minutes heureuses, de savoir qu'elles disparaissent pour ne plus ressusciter jamais! C'est probablement parce que j'ai cette impression très forte que je suis à ce point désireuse de jouir pleinement des moments où la vie m'est indulgente... J'ai beau être prête à tout accepter maintenant que j'ai connu une si grande douleur, j'ai, malgré moi, un petit frisson d'angoisse quand je songe à l'avenir...

— Pourquoi, puisque vous avez l'espoir pour vous?

— Non, j'ai seulement l'inconnu...

— Comme nous tous! dit-il doucement, frappé de la sourde mélancolie de son accent.

— Plus que beaucoup!... Du moins, je suis de celles qui ne peuvent rien prévoir de leur destinée, même dans ce qu'il est humainement possible de prévoir!... Je ne puis pressentir où je serai l'année prochaine à pareille date... Peut-être en Russie, peut-être ailleurs!...

Dorient tressaillit. Ce qu'elle disait si simplement était, en effet, la vérité... Mais quelque chose en lui protestait à la pensée que, peut-être, dans l'avenir, il ne la verrait plus; et il eut un instinctif regard vers la forme svelte, la main dégingantée, longue et fine, la charmante figure pensive que le vent nimbaît de l'or blond des cheveux, dont il apercevait seulement le profil devenu un peu grave.

Tous deux s'étaient assis sur les roches, et sur la pierre roussie s'allongeaient les petits pieds chaussés de cuir fauve, — les pieds alertes qui, un jour donné, allaient peut-être l'emporter très loin et sans retour... Pour elle, vraiment, il se sentait une âme d'ami, étrangement sensible à la spontanée marque d'estime qu'elle lui donnait en parlant d'elle-même, ce que jamais, d'ordinaire, elle ne faisait. Et il interrogea avec un intérêt où il n'entraît nulle curiosité :

— Vous comptez retourner en Russie?

— De très bons amis, qui me font une véritable famille, m'y réclament bien affectueusement. Mais, je vais dire comme votre Montaigne : « Que sais-je » ? Les circonstances, sans doute, décideront pour moi. Ce sont de terribles puissances, plus fortes que toute notre volonté...

— Pas toujours, quand elles nous trouvent bien résolus à ne pas nous laisser dominer par elles!

— Oui, mais il est tant de cas où, contre elles, nous sommes fatalement aussi faibles que nous le serions devant ces vagues si nous entreprenions

de les arrêter. A quoi bon se dissimuler ce qui est! Je suis un peu une épave dans la vie, maintenant que je suis orpheline... Aussi, depuis quelques mois, je vis avec l'impression que doit éprouver un voyageur sans attache nulle part et toujours sur le point de partir...

Elle parlait sans le regarder, comme si elle eût pensé tout haut et qu'après tant de jours de solitude morale, l'irrésistible besoin de ne plus enfermer en elle tout ce qu'elle éprouvait, lui descellât soudain les lèvres. Peut-être parce que devant cette immensité de la mer, elle souhaitait, pauvre petit atome humain, la douceur fortifiante de sentir une autre âme vivre près de la sienne...

— Vous ne vous plaisez pas en France?

— Je m'y sens étrangère... Tous les meilleurs souvenirs de ma jeunesse, de ma vie heureuse, mes amis les plus chers sont là-bas. Ici, je me sens un peu... perdue... En dehors de ma famille, je ne connais personne en France... Puis il me faut me faire à des habitudes, des idées, des goûts totalement nouveaux pour moi...

— Et vous ne vous y faites pas? Il est impossible, en effet, que vous puissiez vous sentir chez vous dans le milieu où vous êtes.

Elle n'essaya pas de nier, sachant bien que maintenant il ne pourrait plus la croire.

— J'y arrive trop tard pour m'y acclimater facilement. Il est, en effet, tout différent de celui où j'ai vécu jusqu'ici. Mais s'il le faut, d'ailleurs, je m'y ferai. Toute jeune, heureusement, j'ai été habituée à me plier à tout ce que la vie exigeait de moi. C'est plus ou moins dur, voilà tout... Et puis...

— Et puis, votre séjour chez madame votre tante ne peut être que transitoire...

Il avait achevé la phrase interrompue, instinctivement, dans la conviction du mariage prochain de cette séduisante créature. Il regretta aussitôt ses paroles, craignant de lui paraître indiscret. Mais sans doute elle n'en jugeait pas ainsi, car ses larges prunelles limpides s'arrêtèrent franchement sur lui avec une question :

— Vous voulez dire que je me marierai?... C'est au nombre des choses probables... Mais non certaines...

Et sur ses lèvres courut l'indéfinissable sourire étrangement attirant.

— ... Je crains d'être, malgré moi, un peu romanesque... Mais j'ai vu mon père et ma mère si heureux l'un près de l'autre, qu'il me semblait impossible d'accepter le mariage sans l'espoir de connaître un pareil bonheur... Or, je sens que je suis très difficile à contenter... Il faudra, je le sens, que j'aie dans le cœur tant de foi, d'estime... de bien autres choses encore... pour donner ma vie! Une telle ambition est très orgueilleuse de ma part... Peut-être les années se chargeront-elles de m'en corriger... Mais, à l'heure actuelle, elle me

domine toute et je ne puis que l'avouer humblement...

Elle pensait à son ami russe, à Serge Lobanoff qui, à l'automne, allait venir en France. Mais lui ne pouvait savoir... Il songeait qu'elle était bien la vierge délicatement pure et fière qu'il avait devinée en elle, gardienne soigneuse de sa jeunesse que personne ne protégeait et qui ne se donnerait pas aisément... Et pourtant, attiré, séduit, il demeurait défendu contre le charme souverain de cette enfant, par sa hautaine volonté de garder intacte son indépendance, par son dilettantisme sceptique, par les mille liens qui enserraient sa vie d'homme... Mais très sincère, il dit tout haut :

— Vous avez bien raison de désirer beaucoup. Vous en avez le droit... Voulez-vous me permettre de vous dire cela très respectueusement, comme une parole d'ami ?...

Elle arrêta sur lui ses larges prunelles limpides et ses lèvres retrouvèrent leur sourire charmeur.

— C'est ainsi que je le prends. Nous nous connaissons bien peu et à Paris, sans doute, nous ne nous verrons plus guère...

— Parce que ?... interrompit-il dans une instinctive protestation.

— Parce que vous avez beaucoup d'autres personnes plus intéressantes à voir que la famille Gosseline !... Mais pourtant je sens que je me souviendrai de vous comme d'un ami... Nous commençons vraiment à être de vieilles connaissances ; il y a bien des jours écoulés déjà depuis celui où nous étions en détresse ensemble dans la petite gare... Vous vous rappelez ?

— Oui, je me rappelle. Vous étiez pensif pendant la route... Faut-il vous confier que je me demandais pourquoi, cherchant à deviner ce pourquoi ?... Et quand vous êtes remontée dans le wagon, vous étiez triste...

— Je pensais à tout ce que j'avais laissé derrière, moi, m'en allant, comme toujours maintenant, vers l'inconnu...

De nouveau, ils se turent, repris par le souvenir de leur première rencontre... Et l'un et l'autre ils tressaillirent soudain, entendant une voix s'élever près d'eux :

— Est-il, sans trop d'indiscrétion, permis d'approcher ?

C'était, derrière eux, le petit poète parlant avec une amabilité forcée qui, aisément, eût pu être qualifiée de rageuse.

Michelle tourna la tête, les sourcils un peu rapprochés :

— En quoi y aurait-il indiscrétion ?... Je ne le vois pas... Est-ce que vous venez nous avertir qu'il est temps de partir ?

— Vous avez bien deviné, mademoiselle, que seulement, en qualité de messenger, je me permettais de venir troubler votre conversation avec M. Dorient. Mais M^{me} Gosseline m'a prié d'aller

vous annoncer que les eaux ne mouillant presque plus le sable de la grotte, on allait pouvoir la visiter. Madame votre tante vous attend.

— Je vous remercie d'autant plus, monsieur, d'avoir pris la peine de monter jusqu'ici, que le chemin est fort difficile...

Et Michelle eut un involontaire coup d'œil vers la culotte blanche du poète que marbraient des taches verdâtres, signes indélébiles de chutes fâcheuses.

— Si le chemin était difficile, je n'en ai pas eu conscience, je marchais vers la lumière !..

Les deux garçons, Georges et le tome II des Valréas, dégringolant du rocher où ils étaient perchés, évitèrent à Michelle l'ennui de répondre à un madrigal de cette espèce, et elle dit seulement à Dorient :

— Restez-vous encore un peu ?

— Moi ?... Mais non. Je tiens à jouir aussi des splendeurs de la grotte. Puisque nous n'avons plus le loisir de philosopher, voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir mon appui pour regagner la terre ferme ?

Le petit poète intervint, tout hérissé :

— Mais je suis là tout prêt à remplir le même office auprès de mademoiselle.

— Je n'en doute pas, monsieur, fit Dorient toujours imperturbable. Seulement, puisque c'est sous mon escorte que mademoiselle s'est aventurée jusqu'ici, je tiens à honneur de la ramener moi-même, saine et sauve, à sa famille.

Michelle était déjà en route, à la suite des deux boys très empressés qui se disputaient le soin de lui offrir la main. Et ce fut sous la protection de ces deux jeunes gardes du corps qu'elle apparut dans le cercle familial où la Muse, qui avait l'air de fort désagréable humeur, s'empressa de lui crier :

— Comment, Michelle, vous avez déjà renoncé aux douceurs du flirt ? Je pensais que, tout juste, vous reparaitriez quand, bon gré mal gré, la nécessité vous obligerait à regagner la voiture !

Elle ne daigna même pas répondre, bien qu'un frémissement l'eût secouée toute, comme le matin. Lucile, d'ailleurs, s'était glissée près d'elle, et, la main affectueusement passée sous son bras, l'entraînait vers la grotte par l'étroite corniche qui longeait la muraille rocheuse, encore tout humide du heurt des vagues...

D'autres, les suivaient et la voûte de pierre sombre s'emplit d'un bruit de paroles, d'exclamations que déchira soudain une vigoureuse apostrophe du gros M. Valréas :

— Ah ! sacrés gamins ! Ils n'ont jamais une bonne pensée !... Que le diable...

Mais avant que l'honorable père de famille eût achevé sa malédiction, son chapeau avait volé de dessus sa tête et Georges et son ami, occupés à escalader une roche escarpée derrière lui, allaient s'abattre dans l'eau, le nez en avant, le bouscu-

lant au passage, éclaboussant la Muse des pieds à la tête.

Alors ce fut une rumeur générale, un élan vers le point où Georges et son compagnon d'infortune se redressaient ahuris et trempés, ne courant aucun risque, car, debout, l'eau leur arrivait à peine aux genoux. Ils contemplaient Sylvanie furibonde et mouillée...

— Voyons, Georges, sors de l'eau... Tu es là comme Gribouille ! Viens !... Ah ! quel enfant ! Il périra sur l'échafaud ! Il n'a que des idées malheureuses ! gémissait M^{me} Gosseline qui épongeait Sylvanie.

— Et il rit, le petit misérable... Il rit, sans se soucier d'avoir inondé sa sœur !

Oui, Georges riait, sortant de l'eau comme de son bain matinal, remis de sa surprise, et ravi, le jeune monstre ! du tour involontaire joué ainsi à la majestueuse Muse ; ravi aussi de ce que Michelle s'occupait maternellement de lui...

— Ce n'est rien, Michelle ! répétait-il confus. Ne prenez pas tant de peine pour m'essuyer, si vous saviez comme il m'est déjà arrivé souvent d'être aussi mouillé ! Je vais me sécher au soleil !

— Il vaudrait mieux remonter à l'hôtel... Ces enfants et M^{lle} Sylvanie prendraient quelque chose ! insinua la timide M^{me} Valréas occupée, elle aussi, à tamponner la veste de sa progéniture.

La sagesse du conseil était évidente et toute la caravane Gosseline se remit en devoir de gravir le petit sentier de chèvre. Dorient avait espéré tout bas pouvoir de nouveau marcher près de Michelle. Mais, volontairement ou non, elle était déjà partie en avant avec les « victimes de l'accident », et il fut happé au passage par le respectable M. Valréas qui se mit en devoir de lui confier ses théories

sur l'éducation de la jeunesse, ses doléances sur les difficultés de la tâche paternelle, et les incohérences de l'école symboliste, mise en pratique par son fils ; ce à quoi Dorient, agacé, prit plaisir à répondre par des phrases paradoxales, qui désorientaient complètement le digne père de famille.

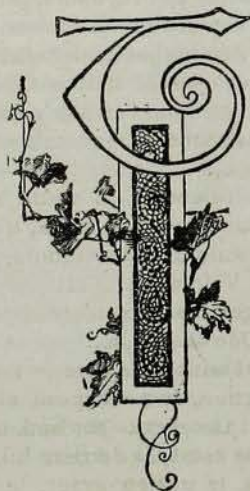
Quand ils atteignirent l'hôtel, une nouvelle caravane, purement anglaise celle-là, venait d'y être déversée par de gigantesques breaks. Elle avait envahi la vaste salle à manger, ennuagée déjà par la fumée des pipes britanniques, vibrante du bruit des bouteilles débouchées sans relâche par les servantes, du bourdonnement des voix qui résonnaient très hautes, dominées par instant par le boniment du guide annonçant les beautés de Plémont. Un grand garçon, aux allures d'athlète dans son maillot de laine, sous sa petite casquette rejetée en arrière, venait de plaquer sur le piano les premiers accords d'une chanson anglaise, populaire à Jersey... Et tous en chœur, alors, dans un élan de robuste gaîté, en commencèrent le refrain dont le guide, seul, disait les couplets qui s'envolèrent, en sonorités joyeuses, par les fenêtres larges ouvertes, vers le beau ciel d'août... La Muse, comme le petit poète, contemplait l'ensemble des assistants d'un œil de souverain mépris. Mais elle oublia soudain l'existence même de ces mortels vulgaires ; elle venait d'apercevoir, à quelques pas d'elle, debout l'un près de l'autre, Michelle et Dorient rapprochés une fois encore par le commun plaisir avec lequel ils regardaient la pittoresque scène.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



PENSÉE MATINALE

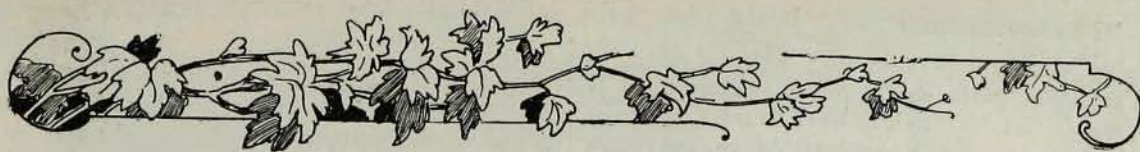


OMBEZ, rayons ! montez, prière !
A travers l'espace infini,
Et tracez entre ciel et terre
Comme un sillon de feu béni.

Tombez, doux miel, pour les abeilles !
Épis dorés, pour les moissons !
Parfums, pour les roses vermeilles !
Pour les oiseaux, tombez, chansons !

Descendez, rayon d'espérance,
En illuminant notre nuit,
De l'azur où tout recommence,
Sur cette terre où tout finit.

M^{me} ALPH. DAUDET.



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : *Fervaal* à l'Opéra-Comique. — Opéra : M^{lle} Delna et *Le Prophète*. — *La Cloche du Rhin*. — Concerts et nouveautés.



ALGRÉ quelques polémiques inévitables dans la presse musicale, on ne saurait nier que *Fervaal* ne soit une œuvre de haute science et de grande allure. M. Vincent d'Indy avait déjà montré dans le

Chant de la Cloche et *La Trilogie de Wallenstein* qu'il est un symphoniste de première force, destiné à représenter en France le drame musical à la suite de Gluck, Berlioz, Reyer, etc. Que lui reproche-t-on ? D'avoir subi l'influence de Wagner. Mais, croyez-le bien, le génie ne s'improvise pas, et Vincent d'Indy était wagnérien avant de naître, si c'est être wagnérien que de rêver la perfection et de la chercher à l'école des grands maîtres. L'auteur de *Fervaal* fut un admirateur de Wagner de la première heure ; il a été élevé dans cette religion d'art supérieur qui, le poussant toujours plus haut, lui a inspiré une conception de cette puissante élévation.

Nous avons dit que la légende de *Fervaal* se déroule d'abord dans le midi de la France, puis, aux deuxième et troisième actes, au pays des Cévennes, où vécut la famille du maître et que lui-même a souvent parcouru. On a lu partout que l'épisode légendaire retracé par M. d'Indy se passe au temps des invasions sarrasines dans l'ancienne Gaule celtique. Nous n'avons donc plus qu'à donner ici, non pas l'analyse musicale qui nécessiterait un volume, mais notre impression sur cette œuvre de si profonde science et de si haute envolée.

Dès le début, poème et musique ne font qu'un, et, en passant par les savants développements de l'orchestre, qui ne couvre jamais les voix, par les préludes, l'idylle d'amour, les récits d'Arfagard, la scène des apparitions, au deuxième acte, l'appel du berger, la belle couleur de la scène qui le termine, l'auteur atteint par degrés au but de son rêve ; au troisième acte : la perfection. Au moment où *Fervaal* commence son ascension vers

les nuées, symbolisant le triomphe du vrai Dieu sur l'erreur, une symphonie d'une idéale poésie et d'une imposante grandeur porte à son comble l'enthousiasme du public.

Félicitations sincères à M. Albert Carré pour sa tentative hardie, comme à M. Messenger, qui a si habilement conduit ses phalanges à la victoire. Félicitons encore *Fervaal*, dont le rôle écrasant a été magistralement tenu par M. Imbart de la Tour, et M^{me} Raunay, qui, dans le rôle de Guilhen, a montré une réelle intelligence scénique. Signalons aussi M. Bayle, M. Carbonne, qui a prononcé son récit avec une rare diction, M^{me} Dumont, etc. Mise en scène admirable, décors superbes, parfaitement en rapport avec le caractère de l'ouvrage. Le succès de M. V. d'Indy a été et reste immense.

L'Opéra poursuit aussi ses belles soirées, avec M^{lle} Delna, dans la reprise du *Prophète*. La question de savoir si cette merveilleuse voix remplirait à souhait le grand vaisseau de l'Opéra a été victorieusement résolue. Oui, elle est d'un métal superbe, veloutée et timbrée à la fois. Mais pourquoi Fidès nous semble-t-elle moins énergique, moins pathétique que Didon et Orphée ? Au temps de ses premiers débuts, son beau mezzo-soprano avait des élans dramatiques plus vibrants. Dans sa marche, ses mouvements et son chant, la jeune cantatrice montre moins de chaleur et trop d'uniformité. Peut-être le séjour en Italie de M^{lle} Delna est-il cause de ces légères modifications ? La belle sonorité de cette voix a semblé moins intense sur les notes graves, mais tout cela se réglera, comme son jeu. On ne devient pas une Viardot en quelques jours.

Le Prophète a été monté par la direction avec un grand luxe de décors et de costumes, et il porte allègrement son demi-siècle. Cet ouvrage comporte des situations émouvantes, celles de la révolte, et surtout celles de Fidès et de la cathédrale sont d'une beauté et d'une puissance dramatique incomparables. Le ténor Alvarez n'a pas été moins acclamé que M^{lle} Delna.

La Cloche du Rhin, drame lyrique en trois actes, de MM. G. Montorgueil et B. Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau, vient d'avoir un très beau succès qui donne les plus légitimes espérances pour l'avenir de ses auteurs. Les librettistes ont emprunté leur légende à V. Hugo ;

l'action se passe en Germanie, aux temps où le paganisme expirant vit se lever l'aurore du Christianisme au milieu des guerres de religion de ces temps reculés (IV^e siècle). Le poème, très lyrique et très clair, a permis au musicien de développer ses rares qualités de charme et de puissance, de tendresse et de poésie, dans une atmosphère où le mystérieux et le fantastique ne dépassent pas les limites admises. L'étude de cette partition étant indispensable afin de rendre compte, comme le mérite ce bel ouvrage de M. Samuel Rousseau, nous attendrons de l'avoir sous les yeux, la représentation ne suffisant pas pour en apprécier toute la valeur. Son interprétation par M^{lle} Ackté, M^{me} Héglon, M. Vaguet, dans les rôles principaux, et MM. Noté et Bartet, est une bonne fortune pour les auteurs et le public.

En même temps que de *La Cloche du Rhin*, nous parlerons de *La Bhème*, de Puccini, dans notre prochaine chronique.

La « Société chorale Guillot de Sainbris » a donné, dans la grande salle des Agriculteurs, un concert sous la présidence distinguée de M. Augé de Lassus. Au programme, la première partie était remplie par la charmante élogue biblique *Ruth*, de César Franck, où l'on a admiré, avec la suave poésie de l'œuvre, la belle exécution des chœurs et des solistes, M^{mes} I. Goupil, Marty et Codine, MM. Bailly et Gilliet. La présence de M. Saint-Saëns, dont on exécutait le ravissant « madrigal » de *Psyché* ainsi que son beau chœur *Tollite Hostias*, de l'*Oratorio de Noël*, avait électrisé les artistes comme le public, enthousiasmé de lui voir prendre part au concert. Le maître a non seulement accompagné ses œuvres, mais il a exécuté à ravir sa jolie *Valse mignonne*, avec une bonne grâce qui lui a valu les plus chaudes ovations.

Le concert était dirigé par M. Maton.

En apprenant, un peu tard, le mois dernier le beau succès de M^{lle} H. Parent, il nous fut impossible de le signaler. L'éminente musicienne venait de faire entendre, salle Érard, avec le concours de M^{me} Crabos et de MM. Périlhou et L. Vierne, ses élèves personnelles, c'est-à-dire des artistes achevées, ayant franchi tous les degrés de cette instruction musicale si bien comprise et conduite par le savant professeur. Au milieu des nombreux numéros d'un substantiel programme, nous avons surtout distingué, parmi ces jeunes élèves-professeurs, une brillante virtuose d'une nature artistique remarquable et dont la belle exécution a frappé l'auditoire. M^{lle} Berthier-Bathori a joué le *Finale* de la symphonie pour piano et orchestre, réduit à deux pianos, de V. d'Indy, avec un brio et une virtuosité incomparables. Les mêmes qualités de style et de délicatesse, qui semblent innées chez la jeune artiste, ont fait bisser la *Chanson de Guillot Martin*, de A. Périlhou, rendue avec autant d'esprit que d'élégance.

Bissé aussi *L'Hermite*, du même auteur, qui

accompagnait son œuvre, et chantée à ravir par M^{me} Marthe Crabos, prêtant le charme de son grand talent à cette page maîtresse. *Le Nil*, de X. Leroux, puis, à la fin de la séance, plusieurs mélodies de divers caractères, de L. Vierne ont été chaudement appréciées de l'auditoire, vivement impressionné par l'expression touchante de : *En Prison*. Il n'a pas moins applaudi le talent souple et gracieux de la charmante artiste dans *Les Papillons*, dont l'interprétation, d'une légèreté idéale, a soulevé tous les bravos avec ceux de l'auteur qui accompagnait ses jolies inspirations.

Le succès de cette audition a fait le plus grand honneur à l'enseignement de M^{lle} Hortense Parent, et nous regrettons de ne pouvoir parler de son concert à la salle Pleyel, où le succès n'a pas été moins vif pour l'infatigable professeur.

Ajoutons, puisque nous venons de nommer M^{me} Crabos, qu'elle avait ouvert le mois de Marie à Saint-Séverin, dans des pages célèbres de nos maîtres, et qu'elle l'a brillamment clôturé en interprétant, avec sa supériorité habituelle, le bel *Ave Maria*, de Saint-Saëns, et le *Panis angelicus*, de César Franck.

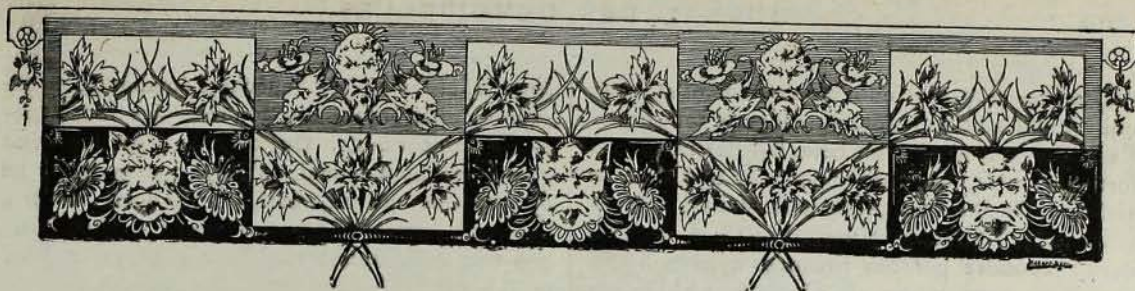
Un très curieux volume vient de paraître à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine : *De la formation du mode mineur* par « l'Évolution, la Transformation et la Fixité », écrit par M^{lle} H. Wild. Nos lectrices ont pu souvent apprécier le solide talent de cette musicienne dans les pages charmantes publiées au *Journal des Demoiselles*. Sa dernière composition pour le chant : *Le Vase brisé*, est un petit chef-d'œuvre.

Dans ce volume, M^{lle} Wild assigne à la *Formation du mode mineur*, en le démontrant, la première place dans le monde des sons. On lira les deux derniers chapitres avec un croissant intérêt en voyant avec quel art M^{lle} H. Wild a conclu, à l'aide de son système, au grand rôle de la gamme mineure, y trouvant la résolution du « problème de l'avenir des sons et des sociétés futures ». C'est, à la fois, une œuvre de science et d'imagination; elle a été publiée, après la mort de l'auteur, par les soins d'amis fidèles qui ont connu sa vie modeste et presque ignorée, ainsi que nous l'apprend M. le marquis d'Ivry dans sa belle et éloquente préface de l'œuvre d'Hortense Wild.

— A demander, pour le piano : *La Solitude de Sapho*, prélude de Massenet, d'une poétique couleur. — Pour le chant : *La Lettre au Petit*, par Ed. Missa, touchante mélodie, écrite sur un délicieux poème de Ch. Furster, éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



'EST encore d'hier qu'il faut parler, comme si demain n'avait plus à nous apprendre et à nous donner.

La tendance actuelle, qui nous reporte de plus en plus vers nos origines, s'accroît et se généralise. Ce furent d'abord les savants, les lettrés, les poètes, les peintres; maintenant, ce sont les cabaretiers, les couturières, que sais-je, tout le monde, qui s'en mêle.

Quand nous aurons disparu, comme peuple, de l'histoire et que les nègres du Soudan auront envahi la Franche-Comté et la Normandie, je me demande si leurs noirs escadrons, se reposant dans une paix féconde et glorieuse, feront revivre, avec le même plaisir que nous, les débuts de leur existence. Si oui, on scalpera devant la cathédrale de Besançon et on mangera son ennemi sur les ruines du Palais de Justice de Rouen. Nous, du moins, nous avons un passé avouable. Mon Dieu, je ne dis pas que nous n'ayons pas été quelquefois un peu vifs, cela fait partie de notre tempérament, mais jamais antropophages. Enfin, on verra bien!

En attendant, nous cultivons les us de nos pères, nous reconstituons avec amour les vieilles histoires, les vieilles chansons, les vieilles murailles, les vieilles danses, les vieux étains; il n'y a que les vieilles gens qui ne soient pas encore revenues à la mode, et ça viendra peut-être.

Le Chat-Noir, *Le Lion-d'Or*, les *mystères*, les *kermesses*, autant de titres suggestifs, essayés journellement ou nuitamment avec des chances diverses de fortune. Le Bazar de la Charité, si tristement célèbre, n'avait-il pas, lui-même, adopté les petites boutiques aux enseignes naïves de nos

pères? et ce fut lamentable de voir déchirés et noircis au milieu des ruines fumantes ces emblèmes faits pour attirer le sourire et les remarques pleines d'humour de la foule joyeuse.

L'essai de *La Basoche* de 1898 promettait d'amusantes promenades dans le vieux quartier latin ressuscité, mais le printemps a eu tôt fait d'éteindre cette flamme de joyeuseté sous les torrents d'eau qu'il verse depuis huit semaines sans se lasser, sans s'épuiser.

Quel mois de mai! Nos pauvres petites communiantes de l'Ascension et de la Pentecôte regardaient tristement leurs blanches parures éclaboussées de boue. Sur leur passage dans les rues, on voyait tout à coup une mère attentive se précipiter sur un pan de ceinture ou un bout de voile échappé au savant relevage du départ, et l'éponger de son mieux. A la sacristie, M. le curé, l'œil soucieux, consultait l'horizon toutes les cinq minutes pour savoir si « on ferait la procession », tandis que le suisse maussade hésitait entre ses mollets blancs et ses mollets rouges.

Le ciel inclément aux fêtes du ciel a eu un demi-sourire pour une fête de la terre devenue tout à fait importante dans notre vie moderne; je veux parler du Grand-Prix, qui, par une ironie du sort, a été gagné par le Roi-Soleil. Ce soleil-étalon a, d'ailleurs, bien fait les choses, et il a apporté aux pauvres, comme son rayonnant parrain, chaleur, nourriture et bien-être sous la forme d'un don de 200,000 francs.

Donc, entre deux ondées suffisamment espacées, les jolies toilettes ont fait une apparition intrépide au champ de courses, et l'on a pu se convaincre autour de la pelouse et des tribunes que les volants, la robe à queue et le soulier de daim blanc étaient décidément adoptés par nos grandes élégantes, je parle de celles qui n'ont pas besoin de compter combien de fois un costume délicat et des chaussures sensibles doivent se présenter convenablement en public dans une saison.

Il y a une jolie nouvelle d'une collaboratrice du *Journal des Demoiselles*, où une petite provinciale qui veut se civiliser vient à Paris et se lance dans

l'existence creuse et enfiévrée qui mènent ceux qui veulent tout voir, tout entendre et tout juger. La petite, qui n'est point bête, fait des réflexions fort amusantes, particulièrement sur une série de visites où la phrase sacramentelle était : « Avez-vous vu le Christ de Munckaksie ? » A quoi on devait répondre par des louanges hyperboliques avec cette restriction : « ... Mais je n'aime pas l'expression de la tête du Christ ».

Eh bien, depuis le roman de Jean de la Brète, le pauvre grand peintre hongrois est devenu fou, et, il y a quelques jours, le public s'occupait encore de lui à propos de la vente de son atelier de l'avenue de Villiers. Que de merveilles dispersées au hasard des enchères, et combien ce ressouvenir de l'artiste vivant et mort tout à la fois était triste au milieu de ce luxe familial à son talent et à son succès.

Cette année, ce n'était pas l'expression de la tête du Christ qui servait de cliché aux conversations parisiennes, à propos du Salon, mais celle de la statue de Balzac. Premières contestations ardentes entre le jury d'acquisition et le statuaire Rodin : « Vous avez promis de prendre les yeux fermés, et vous les ouvrez. — Nous avons demandé une œuvre achevée, celle-ci ne l'est pas. — Si. — Non... » Je n'ai pas pu aller voir ledit Balzac, et, voulant en parler en connaissance de cause, j'ai demandé à un jeune ménage de mes amis en qui j'ai toute confiance ce qu'il en pensait. Le mari m'a répondu en tortillant sa moustache :

— Eh eh ! c'est un morceau intéressant.

A quoi la femme s'est écriée :

— Tais-toi donc, c'est un monstre, il m'a fait peur !

Nous voilà fixés.

C'est comme pour la guerre hispano-américaine. Nous recevons chaque jour des dépêches annonçant une rencontre, un blocus, une affaire quel-

conque, et jamais ces dépêches, émanant de deux sources différentes, ne donnent des renseignements concordants. On dit que « qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son », mais on ne dit pas que qui en entend deux doit se fier à l'une et à l'autre. Alors que faire ? — Souhaiter que tout cela finisse rapidement et prier Dieu qu'Il rende les hommes plus sages que les nations.

Je ne trouve pas de transition habile pour parler de nos jardins, à moins que je ne traite de belligérants les bataillons intrépides qui se ruent sur nos fraises et nos fleurs. Oh ! nos belles fraises ananas, rosées, succulentes, douces et parfumées, dont la chair fond sous la seule pression de la langue... Ah ouiche ! les limaces nous mangent tout, et les colimaçons le reste. — Je vais vous donner une excellente recette et même deux pour lutter avec avantage contre ces ennemis.

1^o Pour les limaces surtout : Mettez des petits tas de son de mètre en mètre sur la terre tout auprès des plants infestés, le soir avant la tombée de la nuit, ou le matin au lever du jour (je pense que vous préférerez le soir). Une heure après, armée d'une pincette et d'un pot ou d'un seau avec de la chaux en poudre au fond, visitez vos tas et vous m'en direz des nouvelles. Les limaces gourmandes et gluantes sont roulées dans le son comme des croquettes ; il ne reste qu'à les cueillir et à les jeter dans la chaux meurtrière.

2^o Pour les limaces et les colimaçons sans préférence : Entourez le pied des plantes jeunes qu'on vient de repiquer ou les espèces particulièrement sympathiques au colimaçon d'un cercle de chaux en poudre, c'est un rempart inexpugnable, mais il faut le renouveler après chaque pluie, ce qui, cette année, donne une occupation sérieuse aux agriculteurs de notre espèce.

Plus de place, mes enfants, il faut se dire adieu — non, au revoir.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Seuls, veillons sur nos pensées ; en famille, veillons sur notre humeur ; dans la société, veillons sur nos paroles.

Mme DE STAEL.

Tuer l'idéal serait tuer le rossignol qui enchante la nuit douloureuse de la vie.

VICTOR HUGO.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.
